

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 39

2012

DOI: 10.11588/fr.2012.0.76729

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung - Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

FRANÇOIS LABBÉ

UN »PAUVRE DIABLE« EN MAL DE SITUATION

Joseph Dufresne de Francheville à Berlin et sa »Silésiaide«

Joseph Dufresne de Francheville est originaire d'une vieille famille catholique de Hainaut¹ et voit le jour en 1704 à Doullens en Picardie, où son père est simple contrôleur aux tailles avant de devenir receveur de la douane puis, cet office étant supprimé en 1717, après des années difficiles, titulaire de la plus lucrative recette de Saint-Valery-sur-Somme

Lorsque Joseph Dufresne de Francheville meurt en 1781, le secrétaire de l'Académie de Berlin, son confrère, le pasteur Formey, prononcera son éloge et ses obsèques seront suivies par une foule nombreuse².

Une vie consacrée par quantité de publications, une réputation assez flatteuse, les ors académiques, une descendance parfaitement établie: une vie réussie, si l'on veut. Pourtant, ce n'est pas sans mal que Francheville se sera fait ce qu'il convient d'appeler une situation.

Ancien élève des jésuites et, comme Voltaire quelques années auparavant, du célèbre père Porée³, ce jeune homme obéit à sa famille et entreprend des études de théologie parce que la fortune paternelle n'offre alors pas d'autre solution. Pourtant, cette fortune s'améliorant, foin de l'Église: on le place vers 1726 pour un début de carrière dans les bureaux des finances. Attiré par l'écriture et l'histoire depuis sa plus tendre jeunesse⁴, il tente d'allier ce goût avec la situation qu'il a dû accepter et s'insurge contre les abus qu'il découvre dans le département des cinq grosses fermes. Il rêve alors de mettre sa plume au service de la morale et de la vérité, d'expliquer l'origine des impôts, les dérives qui se sont produites... À vingt-quatre ans, avec l'ingénuité et la générosité de la jeunesse, il conçoit donc le projet d'écrire un livre susceptible d'éclairer le gouvernement, d'être utile aux financiers et à la morale. Il se lance dans une

- 1 Frédéric II reconnaîtra l'ancienneté de sa noblesse (IX^e s.) et le confirmera dans ses droits et privilèges, lui et sa famille, par une lettre du 17 septembre 1774. Cette reconnaissance ou confirmation de noblesse est imprimée dans la »Gazette littéraire de Berlin« dès le 7 octobre 1774.
- 2 »Éloge de M. de Francheville« (Tome XIII des suppléments aux »Mémoires de l'Académie« (1782), principale source biographique sur Francheville. La plupart des renseignements ont été fournis à Formey par son fils, chanoine et curé de Glogau. Formey, qui avait une personnalité difficile n'appréciait peut-être pas vraiment ce confrère catholique et bon vivant. Dans une lettre à Bonstetten, Johann von Müller écrit: »On dit que Francheville est mort et que Formey en fera la satire dans son éloge«. (16 juin 1781). L'»Éloge« est composé de deux parties: ce que le fils Francheville a bien voulu fournir sur les origines familiales et sur la vie de son père. Formey s'est contenté d'y ajouter des remarques concernant l'académicien, et ceci sans »satyre«. On se reportera en outre à la notice de Michel GILOT dans: Jean SGARD (dir.), Dictionnaire des journalistes, 1999.
- 3 Au collège Louis-le-Grand où le père Porée (1675–1741) était régent et professeur de rhétorique. Il lui aurait donné la passion du latin, et Francheville était capable, selon son fils, à un âge avancé de réciter de longues odes d'Horace, poète qui avait sa préférence, comme en témoigne d'ailleurs la place qu'il lui accorde dans sa »Gazette littéraire«.
- 4 À 15 ans il publie une élégie latine remarquée en l'honneur d'un de ses maîtres: »Illustrissimi domini Lud. Lorel Tumulus«, Amiens 1719.

monumentale »Histoire générale et particulière des finances où l'on voit l'origine, l'établissement des impositions«, très détaillée, une œuvre immense devant couvrir 40 volumes dont le cardinal Fleuri fait arrêter l'impression au troisième tome, qui paraît en 1738 (»Histoire de la Compagnie des Indes«) malgré, nous confie l'abbé Denina, qui a bien connu l'auteur,» tout ce que put dire le chancelier Daguesseau (sic!), qui estimait cet ouvrage et estimait l'auteur⁵. Il ne pouvait de toute façon continuer ses recherches, les fermiers généraux lui ayant interdit l'entrée de leurs dépôts.

Ce travail de huit années réduit à néant, dégoûté, il voulut quitter la France et n'y demeura que grâce à l'amitié des d'Argenson qui, impressionnés par son érudition, lui laissèrent entrevoir une carrière future dès qu'eux-mêmes seraient ministres.

Cet amoureux des Belles-Lettres et historien par passion publie alors un sorte de conte philosophique moins susceptible d'attirer la sévérité des censeurs: sa »Relation curieuse de différents pays nouvellement découverts« (Paris, 1741), une brochure d'une trentaine de pages qui laisse la parole à »un voyageur sensé qui a vu de ses yeux les choses qu'il décrit«, c'est-à-dire les pays imaginaires situés au-delà du Cap de Bonne Espérance, une utopie qui lui permet d'exprimer ses idées politiques et économiques sous une forme qui a les faveurs du public et ne présente pas de danger. Il est autrement ambitieux avec un ouvrage plus important, son »Histoire des premières expéditions de Charlemagne«, un roman historique et philosophique qu'il prétend avoir traduit d'Angilbert et qui, inspiré du »Télémaque« imite aussi les »Voyages de Cyrus« du célèbre franc-maçon Ramsay. Dans ce livre qui eut un certain succès, il développe des théories gouvernementales susceptibles de plaire au souverain prussien auquel il le dédie d'ailleurs, cherchant à s'attacher ce monarque que toute l'Europe dit protecteur des lettres, de la philosophie et de la vérité, un prince auquel il prédit un avenir quasiment comparable au héros de son livre. L'épître dédicatoire est du 29 novembre 1740 et lui vaudra une réponse encourageante du roi, réponse qui le décidera à aller chercher fortune à Potsdam.

Comme beaucoup d'écrivains de son temps, il s'intéresse aussi aux sciences et fait paraître une dissertation de physique qui a l'heur d'attirer l'attention du monde scientifique. Il se laisse encore tenter par le journalisme et publie une feuille, le »Postillon français«, qu'il rédige sur quelques mois en 1739 et s'efforce en 1741 d'améliorer sa situation pécuniaire en proposant au public un petit opuscule de 68 pages: les »Essais de conversations sur toutes sortes de matières« (1741). On lui attribue aussi pour la même année le »Récit édifiant du Martyre d'un Arménien«!

Sa première épouse meurt le 23 janvier 1741 à Paris; il se remarie la même année: tous ces événements retardent son départ pour la Prusse qui n'a lieu que fin 1741 et encore ne s'y rend-il pas directement.

En effet, avant de rejoindre ce pays, cet esprit curieux ne manque pas de s'arrêter à Francfort où ont justement lieu les cérémonies du couronnement de Charles VII, couronnement auquel le gouvernement français prit une part déterminante en y envoyant le Maréchal de Belle-Isle à la tête de la délégation la plus importante. Versailles soutient alors l'héritier des Wittelsbach contre François de Lorraine, pensant ainsi affaiblir ou, pour le moins, ne pas donner un surcroît de puissance à l'Autriche et retrouver dans une Europe en redéfinition son rôle d'arbitre voire renouer avec les visées de la politique du Grand Siècle quant à la couronne du Saint-Empire germanique, couronne en perte de pouvoir s'il en est, mais couronne tout de même. Francheville ne fait certes pas partie de la délégation officielle qui est sur place depuis la fin de l'année 1741, mais il n'a pu manquer d'être au courant des travaux (au moins préparatoires) de la loge l'Union de Francfort qui s'érige à l'occasion des fêtes du couronnement le 1^{er} mars 1742 et est définitivement constituée le 27 juin. Il est franc-maçon et ne manque pas de le proclamer comme nous le constaterons. Les membres de cette loge, pour la plupart font partie des légations participant à l'élection; au premier rang d'entre eux le marquis protestant Louis-François

5 Carlo DENINA, *La Prusse Littéraire sous Frédéric II*, t. 1, Berlin 1789, p. 57.

De La Tierce⁶, qui, avec la bénédiction de la Grande Loge d'Angleterre, a traduit les »Constitutions« maçonniques d'Anderson dans la langue universelle, le français, et va publier cette traduction – après avoir quitté l'Angleterre dès 1733 –, solennellement et publiquement, dans le Francfort du couronnement, chez l'éditeur Varrentrap le 2 mai 1742. Les francs-maçons francfortois soutiennent la candidature du prétendant bavarois. Leur constitution dans la ville libre et le soutien accordé à la politique poursuivie par l'envoyé français, le fameux »plan allemand« de Belle-Isle n'est pas un hasard: les frères voient dans l'événement l'occasion de donner à leur fraternité une dimension internationale et éthique conforme à la philosophie qu'expriment les constitutions de 1723 et 1738. On sait en outre que Frédéric de Prusse a été initié dans la nuit du 14 au 15 août 1738 et le souverain a laissé publier la déclaration suivante par le »Journal de Berlin« du 2 juillet 1740: »Une société infortunée, à laquelle il semble qu'on prépare le même sort, qu'aux anciens Templiers, peut aussi se promettre un azyle dans la généreuse protection de S.M. Je parle des Francs-Massons. Ils peuvent mettre leur loge à l'abri du Trône et jouir d'un repos qu'aucune protection ne troublera«⁷.

La situation internationale est complexe et la franc-maçonnerie, très marquée par ses origines anglaises, encore assez peu nombreuse, ne connaît pas encore vraiment les errances, les difficultés de systèmes et d'obédiences qui marqueront son histoire à venir.

D'autre part, si le 6 décembre 1740, Frédéric II fait parvenir à Marie-Thérèse et à son époux deux lettres amicales, il n'en prépare pas moins son opération de Silésie et le 16 décembre, sans déclaration préalable, ses troupes sont entrées dans cette province. La Prusse vient de donner un signal que la France, l'Espagne et la Bavière n'ont pas manqué de suivre. Le 10 avril 1741, la bataille de Mollwitz a marqué la défaite de l'Autriche; le 9 juin, la France et la Prusse ont conclu un accord alors que peu avant, à Nymphenbourg, la France, l'Espagne et la Bavière avaient signé un accord secret: toutes ces puissances sont d'accord pour démanteler l'héritage des Habsbourg et porter un coup sévère à la puissance autrichienne. L'accord franco-prussien, qui n'est connu que début juin a démoralisé les ministres autrichiens comme le rapporte l'envoyé Robinson, le futur Lord Grantham! Le cabinet anglais conseille à Marie-Thérèse de céder la Silésie et il prévient François de Lorraine de l'accord de Nymphenbourg le 24 juin. Le 10 septembre, Marie-Thérèse participe à la procession commémorant la libération de sa capitale du siège ottoman de 1683 et en profite pour préparer Vienne contre les avancées bavaoises. Le 11 septembre, portant la couronne de Stéphane, elle obtient le soutien total des Hongrois qui oublient, pour l'instant, leur méfiance traditionnelle envers Vienne. Le 15 septembre, les troupes bavaoises entrent solennellement dans Linz tandis que les régiments français ont franchi le Rhin dès le 15 août et portent la cocarde bleue, les couleurs de la Bavière, signe de la détermination à soutenir l'électeur de Bavière dans sa volonté d'être couronné empereur du Saint-Empire Romain Germanique. Richelieu et Mazarin avaient déjà souhaité établir aux frontières françaises un glacis de principautés satellites et faire de la Bavière un allié particulièrement inféodé pour mieux réduire la puissance menaçante de l'Autriche. L'élection de Charles-Albert de Bavière au trône impérial est pour la France une garantie contre le risque d'hégémonie autrichienne. Prague et la Bohême sont aux mains des troupes franco-bavaoises et Marie-Thérèse se voit contrainte, pour s'assurer un répit, de signer la paix de Breslau le 11 juin 1742 qui consacre les nouveaux droits de Frédéric sur la Silésie.

6 Louis-François De La Tierce (1699–1782) est cité parmi les cavaliers de la suite du maréchal de Belle-Isle. La plupart des auteurs donnent ce dernier pour franc-maçon et voient en lui l'instigateur de la fondation de l'Union.

7 François LABBÉ, Frédéric le Grand et la franc-maçonnerie, in: Annales historiques de la franc-maçonnerie, n° 18, avril 1977, p. 12–21. Sur l'initiation du jeune Frédéric Baron de Bielfeld, voir Frédéric DE BIELFELD, Lettres familières, La Haye 1763. Jacob Bielfeld que Francheville présente comme son »confrère et ami«: Gazette littéraire de Berlin, 23 avril 1770).

Les troupes autrichiennes reprendront Prague et la Bohême. Munich tombera le 13 février 1743, avant que Marie-Thérèse ne se rende à Prague pour son couronnement. Par la suite, l'Angleterre, après la chute du franc-maçon Walpole, s'alliera à l'Autriche contre la France et l'Espagne. Marie-Thérèse mariera sa sœur Marianne au duc Charles de Lorraine et tournera ses regards vers la Lorraine et les anciens territoires d'empire. Les Autrichiens approcheront même de Strasbourg lorsque le 22 mai, Frédéric conclut une Union avec l'empereur, l'électeur palatin et le landgrave de Hesse-Cassel pour «préserver la liberté allemande et se défendre de la tyrannie de la maison d'Autriche», les paroles même utilisées par la propagande française au temps de Louis XIV! Frédéric cherchera en même temps à convaincre l'empire ottoman de s'allier pour attaquer l'Autriche et tentera de pousser les Hongrois à la révolte. Il lancera une campagne en Bohême et écrasera le pays: Prague capitulera le 16 septembre 1743, mais les troupes prussiennes seront chassées de la ville le 26 novembre.

Marie-Thérèse, qui sait que la lutte avec la Prusse sera longue, signe la quadruple alliance (Saxe, Angleterre, Hollande) mais le 20 janvier 1745, Charles-Albert meurt et elle conclut la paix avec son fils Max-Joseph. Les Wittelsbach retrouvent la Bavière que Marie-Thérèse voulait garder en compensation de la Silésie et accepte que son époux François soit fait empereur: le 13 septembre, après que les représentants de la Prusse et du Palatinat aient quitté Francfort pour manifester leur mécontentement, il est élu par les représentants des sept électeurs.

Globalement, la politique de la France a en grande partie échoué même si l'Autriche ne retrouve pas sa situation d'avant les événements. Seules l'Angleterre et la Prusse sont gagnants, mais une période d'instabilité et de restructuration s'instaure en Europe, restructuration qui prendra un nouvel élan avec le renversement des alliances de 1756 et la déplorable (pour la France) guerre de Sept Ans, les Habsbourg s'unissant aux Bourbons contre la Prusse alliée à l'Angleterre.

Dans ce contexte de «grandes manœuvres» politiques et militaires, les francs-maçons des loges de l'Union de Francfort, qui obtiennent (sur demande du 6 novembre 1742 de leur frère »le plus âgé maçonniquement«, le marquis De La Tierce) que l'Union de Londres transmette au grand maître John Ward leur souhait d'être inscrits sur le matricule de la Grande Loge d'Angleterre (réponse positive le 8 février 1743), ces maçons semblent appartenir à un réseau de loges (dont l'»Union« est le patronyme générique) qui provient grâce à des frères tous passés par l'Union de Londres: au Portugal et à Paris (John Coustos), en Espagne (Charles de Labeylie), en Saxe (Steinheil, qui est un membre influent de la délégation saxonne à Francfort et l'auteur d'un livre fort lu, »Le franc-maçon dans la République«), en Hollande (Vincent La Chapelle), en Allemagne (De La Tierce), en Russie (le baron Kettler, dédicataire de la traduction de De La Tierce)... Ces loges, marquées par l'origine réformée de nombreux de leurs membres, par la personnalité et les discours du chevalier Ramsay, par la pensée de Leibniz, de Fénelon et de Pierre Poiret, par les écrits de l'abbé de Saint-Pierre, confiantes en l'auteur de l'»Anti-Machiavel« (1740) et partisans du »plan allemand« de Belle-Isle avaient pu croire que le sacre de Charles-Albert participerait de la mise en place d'un Saint-Empire redéfini, au-dessus des partis et des querelles de la politique européenne, sur des bases morales, les Lumières et une chrétienté œcuménique, tolérante, dépassant les clivages imposés par les réformes et les schismes, un empire dégagé de l'emprise politique et servant pourtant de charpente morale aux états séculiers gagnés par l'idéal maçonnique de paix, de fraternité, de tolérance, de vertu et de progrès. Cela n'était possible qu'avec un empereur comme l'électeur bavarois, pas avec un empereur autrichien en raison de la puissance de l'Autriche⁸. Ces idées qui étaient proches de celles de Leibniz et des plus grands esprits universalistes et irénistes du temps, esprits marqués par les traumatismes consécutifs à la Réforme, la guerre de Trente Ans et la politique belliqueuse de

8 François de Lorraine avait certes été reçu franc-maçon en Hollande, mais il était l'époux tendrement chéri de Marie-Thérèse!

Louis XIV, forment le fond de la pensée de De La Tierce et de ses confrères de l'Union de Francfort. Ces maçons avaient pu rêver, l'espace d'un sacre, de se placer sous la protection de l'empereur des Romains, de revivifier ainsi cet empire qui n'existait quasiment plus que pour le décorum, d'en faire le vecteur d'une franc-maçonnerie morale, ouverte aux Lumières de la raison, ciment d'une tolérance vraie dans une chrétienté libérée des scories apportées par le dogme des Églises au cours des temps et marquée par les horreurs des derniers siècles passés, une chrétienté des origines. Ils avaient cru ainsi réussir à rapprocher les hommes, les réunir, pour parvenir au souverain bien: la paix, fondement de progrès et d'harmonie, une harmonie en définitive inscrite dans le projet divin tel que Anderson l'interprétait dans son historique des »Constitutions« maçonniques de 1723 et qu'avait souligné De La Tierce dans sa traduction. Le risque de voir cet empire continuer à donner un surcroît de puissance à l'Autriche semblait banni avec Charles-Albert. Ils imaginaient ce Saint-Empire comme une structure transnationale, européenne et politique assez forte pour garantir la paix tout en conservant leur indépendance aux états, rééquilibrés quant à leur puissance respective. La dimension religieuse ne pouvait être qu'œcuménique et la franc-maçonnerie serait garante de l'éthique. En effet, cette »nation spirituelle«, dont parle déjà Ramsay dans son fameux »Discours« adressé au Cardinal Fleury, dont la dimension philosophique serait constitué par la franc-maçonnerie, dont la chrétienté formerait la substance spirituelle et le Saint-Empire la structure fédérative temporelle ne s'imposerait pas aux états: ses membres, comme le maçon dans sa loge, demeureraient attachés à leur souverain et respectueux de leur religion, comme le prescrivent les devoirs du maçon! La loge en quelque sorte microcosme d'une organisation appelée à s'étendre au monde.

Inutile de dire que le projet maçonnique (probablement d'ailleurs initié à partir de l'Angleterre de Walpole), comme les autres projets forgés dans ces années de bouleversement, ne tiendra pas. Le marquis De La Tierce se rendra certes à Berlin après le couronnement de 1742 en compagnie de l'envoyé prussien Degenfeld, dans la capitale de ce royaume dont le souverain est réputé être philosophe et avoir été initié aux mystères de l'Art Royal. Il rencontrera Valori, le représentant de la France. À Berlin et Potsdam, on lui rendra, selon ses aveux, tous les honneurs possibles... Après 1745, le marquis cessera étrangement d'être un maçon actif et l'on sait les transformations que la franc-maçonnerie connaîtra à partir de 1742-1745, se détournant pour une part de préoccupations essentiellement éthiques et philosophiques dans un vaste mouvement qui, par la multiplication des grades et des systèmes, des grandes loges et des obédiences aboutira à la maçonnerie moderne...⁹.

Dufresne de Francheville qui séjourne assez longtemps sur les bords du Main n'a pu manquer d'être au courant de ces menées. Il y déploie une activité importante de littérateur et fait paraître un journal: l'»Espion turc à Francfort«, un périodique principalement consacré au couronnement et aux intrigues qui se nouent dans la ville impériale¹⁰. Selon son fils, il n'aurait composé

9 En avril 1742, Charles VII lui accorde l'autorisation de publier une »Gazette Impériale« dans la ville de Hambourg, un privilège pour dix années.

10 Sur cet épisode voir mon article: Le rêve irénique du marquis de la Tierce, dans: *Francia* 18/2 (1992), p. 47-69, l'introduction de la réimpression de l'»Histoire, Obligations et Statuts de la très-Vénéérable Confraternité des Francs-Maçons«, par Louis-François DE LA TIERCE; dossier François LABBÉ et al., Paris 2002, ainsi que »Progrès, vertu et harmonie sociale«, qui fait le point sur la dernière expression de la pensée de De La Tierce (dans: *Chroniques d'histoire maçonnique* 48 (1997), p. 3-9). Dans le journal de Pierre Narbonne, on lit, sous la date du 18 décembre 1741: »Le sieur Prévost, ci-devant attaché à la maison d'Orléans, s'étant rendu à Francfort pour observer ce qui se passerait au sujet de l'élection de l'Empereur, y composa plusieurs lettres qu'il fit paraître sous le titre de: L'Espion turc à Francfort pendant la Diète et le couronnement de l'empereur Charles VII, électeur de Bavière«. Les lettres satyriques déplurent à beaucoup de personnages, et le magistrat de Francfort en empêcha la continuation. L'on fit des recherches pour découvrir l'auteur, mais l'on pense que ce ne fut qu'en apparence, et qu'on facilita son

que quelques numéros de ce journal »le succès des premières feuilles fut ce qui l'arrêta«, le public y cherchant des détails curieux et croustillants. Il aurait eu une autre idée de ses talents que de s'amuser à répercuter les cancans de la métropole du Main. Par malheur, »l'Espion turc« aurait été continué par »une main mercenaire« – le comte de Vitt – qui aurait calomnié de façon pesante les participants aux fêtes du couronnement, Belle-Isle en particulier, mais aussi le nouvel empereur et la plupart des délégations¹¹. On dit, suivant le témoignage de son fils, que ces activités journalistiques lui vaudront quelques déboires car le roi (probablement informé par Belle-Isle) aurait vu sa main dans la totalité des livraisons de l'»Espion« et n'aurait pas apprécié qu'on ridiculise l'envoyé français, la politique franco-prussienne et le nouvel empereur. Cela semble assez peu vraisemblable et Francheville a su convaincre de son innocence car peu après son arrivée à Potsdam (probablement au printemps 1742) il tentera pendant quelques semaines de donner une suite à son »Espion« avec une nouvelle feuille: le »Spectateur en Allemagne«, un projet que Frédéric semble avoir vu avec bienveillance. Dans une lettre du 5 juin au roi, Jordan écrit: *Haude ne bat que d'une aile; Francheville faisait une feuille périodique qui aurait pu devenir fort intéressante, mais il n'est point encouragé, et le censeur le rebute*. Ce projet ne débouche donc sur rien de durable bien que le roi ait répondu à son conseiller: *Encouragez Francheville jusqu'à mon retour*¹².

évasion«. Cité par H. HÉRISSE, Histoire de l'abbé Prévost, Paris 1896. Narbonne se trompe sur l'auteur, mais la réaction des édiles est intéressante. En revanche, les »Lettres faisant suite à l'Espion turc« (1742) sont peut-être aussi de la plume de Francheville!

- 11 Eloge historique de M. de Francheville (voir n. 3). Il est certain que d'autres journalistes et libraires cherchèrent à profiter du succès de »l'Espion Turc« en publiant des contrefaçons: voir GILOT dans: SGARD, Dictionnaire (voir n. 3). Six premières lettres paraissent en 1741, »lettres imprimées furtivement en ce pays-là sous le nom de Londres« (lettre de Bonardy à Bouhier, 27 avril 1742, dans: Correspondance littéraire du président Bouhier, publié par Henri DURANTON, t. V, Saint-Étienne 1977, p. 80). Le parti-pris en faveur des protestants et l'ironie de l'auteur provoquent l'ire dumaréchal de Belle-Isle qui tentera de »perdre« Francheville selon Formey: Eloge historique de M. de Francheville (voir n. 3).
- 12 Lettre datée du camp de Kuttenberg, le 10 juin 1742 et accompagnée d'un poème où le roi guerrier se plaint de sa condition nouvelle: *J'étais né pour les arts; nourrisson des neuf Sœurs/Tout y conviait ma jeunesse/Un cœur compatissant, avec de simples mœurs/M'inspiraient peu de goût pour l'orgueil des grandeurs/Je n'estimais point la prouesse/D'un héros tyrannique entouré de flatteurs/Les grâces, la délicatesse/Les folâtres erreurs d'un cœur plein de tendresse/Le dieu des doux plaisirs, les charmes séducteurs/La volupté de toute espèce/Dans l'île de Cypris me parèrent de fleurs/De cet état heureux j'ai goûté les douceurs/Bientôt un coup du sort sur un plus grand théâtre/Sujet à des revers fameux/M'a fait monter malgré mes vœux/Là, d'un air triomphant, altier, opiniâtre/D'un lustre éblouissant, bouillant et valeureux/La Gloire, ce fantôme, apparut à mes yeux/Brillant dans ses erreurs, non moins que dangereux/Rendit mes pas audacieux/Mais la Gloire, bientôt, me traitait en marâtre/Me rappelant à moi, dans ses plaisirs affreux/Me fit voir les malheurs des humains furieux/Et ce hideux monstre, qui nage/Dans des torrents de sang répandus par sa rage/Immolé les humains pour illustrer son nom/Pour humer de l'encens, ou pour ceindre son front/Que pèrisse plutôt à jamais ma mémoire/Non, je n'ai point l'esprit farouche de Néron/Le sang de mes amis, versé pour ma victoire/Me pénètre le cœur du plus affreux poison/Serai-je plus heureux en vivant dans l'histoire?/Un seul siècle écoulé, que dis-je? une saison/Replonge dans l'oubli le plus fameux renom/Dans ce monde étonnant que contient l'Élysée/De tous ceux dont la mort trancha la destinée/Pensez-vous que les morts nouveaux/Auront le pas sur ces héros?/Vous mourez; votre nom, que déchire l'envie/Même après les trépas ne peut trouver de port/Contre la noire calomnie/Heureux est le mortel de qui le bon génie/Sait vivre dans l'oubli, satisfait de son sort!/On m'ignorait avant ma vie/Que l'on m'ignore après ma mort. Voilà de la morale cadencée et toisée; j'espère que vous en serez content. Je me flatte quelquefois de pouvoir encore passer un bout d'automne à Charlottenbourg, et raisonner avec vous sur le vide et la nullité de toutes les choses de cette vie. Encouragez Francheville jusqu'à mon retour.*

Notons qu'il a dû rester en contact avec Louis-François De La Tierce (qui vit chez les princes de Solms à Braunfels), car, en 1778, sa »Gazette littéraire de Berlin«, accorde une place assez importante à la recension du dernier livre de celui-ci: »Le Temple de la Gloire«, dédié à Catherine II, ouvrage peu diffusé en Allemagne et qui, par ses idées, est éminemment maçonnique, au sens que ce terme pouvait avoir jusqu'en 1742-1745!

Dès avant son arrivée à Potsdam, Frédéric II lui aurait donc fait savoir son mécontentement par rapport aux ouvrages issus de son séjour francfortois et il ne dut de pouvoir rejoindre la capitale qu'à la médiation du conseiller Jordan qui aurait su débrouiller l'imbroglio.

Toujours est-il que le 5 octobre 1742, il entre officiellement au service du roi avec le titre de conseiller de cour et une pension de 240 écus par an, ce qui était peu par rapport à ses attentes.

Mais avant cela, pensant probablement qu'il doit marquer son arrivée et son allégeance par un geste significatif, il saisit l'opportunité que lui offre la campagne de Silésie qui vient de se terminer pour démontrer à son nouveau souverain sa fidélité et fait imprimer le premier chant de l'»Essai d'un poème épique sur la guerre de Silésie«, accompagné de notes historiques et critiques¹³.

Cet ouvrage est quasiment inconnu et se trouve dans un dossier des archives personnelles du roi à Dahlem. Pourquoi dans ces archives? Tout simplement parce que si l'intention était louable, la réaction du souverain ne répondit pas aux attentes: il interdit l'ouvrage, ordonna à l'auteur d'en détruire les exemplaires et n'en conserva qu'un qu'il fit remiser dans ses archives. Pourtant, Jordan et d'Argens avaient en quelque sorte servi de garants à la qualité du texte si l'on en croit une lettre du premier écrit à Berlin, le 8 septembre 1742:

*Sire,
D'Argens et moi avons entendu déclamer à Francheville le premier chant et une partie du second sur la Guerre de Silésie. Je puis assurer à V. M. qu'il y a plusieurs endroits dont Voltaire même tirerait vanité. Ce qui nous divertit, c'est l'enthousiasme avec lequel il les récite: cela m'engage à faire ces quatre vers:
L'autre jour, j'entendis Damon
Déclamer ses beaux vers d'une façon étrange.
S'il fait, dis-je, des vers comme en ferait un ange,
Il les récite en vrai démon.*

Francheville a composé son poème en août et au début de septembre 1742 (la paix de Breslau est du 11 juin). Il l'envoie fin septembre au roi en le dédiant à la reine. Dès le 30 septembre, ordre est fait »au Conseiller Francheville de discontinuer l'impression du poème sur la guerre de Silésie et d'en livrer les feuilles imprimées aux archives du roi«. Dans le dossier qui contient le seul exemplaire préservé, se trouvent deux documents intéressants:

1. La décision officielle signée Heinrich von Podewils et Borcke:

Le roi étant informé que le nommé Francheville a composé un ouvrage qui a pour titre: Essai d'un poème épique sur la guerre de Silésie, et qu'il le fait actuellement imprimer. Sa Majesté ne jugeant pas à propos que cet ouvrage soit rendu public, défend au dit Francheville d'en continuer l'impression, et lui ordonne de supprimer les feuilles qui auront

13 Cet essai épique avait été précédé d'un conte en vers, dont il n'existe sans doute plus trace, que Jordan avait envoyé au roi mais que celui-ci avait peu goûté:

Neisse, 1^{er} juillet 1742.

Fredericus Jordano, salut [...]. Les vers de Francheville sont trainants et ennuyeux. La pointe du conte n'est pas assez aiguisée; en un mot, il ne fait point rire, c'est pourquoi je le condamne.

déjà été imprimées, et de les retirer d'entre les mains des libraires, ou des autres personnes à qui il a pu les avoir distribuées, pour les remettre à ses archives, à Berlin, ce 30 septembre 1742.

2. Le second document est une note du roi jointe à cet exemplaire:

Mal écrit et ce sont des louanges trop impudentes pour que je les puisse souffrir sans en partager le ridicule. Que Francheville face des poésies épiques s'il veut en faire sur d'autres sujets mais je crois qu'on ne ferait pas mal de lui conseiller d'apprendre à versifier avans que d'écrire pour le public¹⁴.

Francheville ne se laisse cependant pas désarçonner: *Les ordres du roy du 30 septembre dernier m'ont été remis ce jour d'huy 4 octobre 1742 à midi*, écrit-il et il charge presque immédiatement Borcke ou Podewils de transmettre à son royal correspondant sa réponse et la suite de son œuvre: *Le sieur Francheville m'a remis la lettre ouverte cy-jointe avec le second chant de son poème épique de la Silésie pour votre majesté. Je lui ai défendu le débit du premier par ordre de votre majesté, et il a été obligé de me délivrer les exemplaires imprimés.*

La correspondance à ce sujet s'arrête là. Francheville a compris qu'il est inutile d'insister et d'ailleurs, comme nous le verrons, il a transmis au roi ce qu'il souhaitait lui transmettre. Peu importe sa gloire littéraire du moment.

Le jugement du roi était d'ailleurs sévère car, mises à part quelques chevilles peu adroites, le poème n'est pas plus mauvais sur le plan de la versification que bien d'autres productions du genre, voire celles même du souverain et on peut comprendre la réaction de Jordan. Comment en outre chanter un roi victorieux sans être peu ou prou louangeur? Mais même sur ce point, il n'exagérerait pas comme tend à le faire croire Frédéric.

Qu'on en juge.

L'argument du premier chant est simple: histoire et description de la Silésie; entrée du roi dans cette province et prise héroïque de Glogau.

La Silésie est présentée comme un pays agréable et riche, fructueux. Mêlant histoire, tradition et légendes, Francheville remonte aux origines et évoque des débuts semblables dans leur simplicité à ceux de la Rome primitive. Puis il dépeint les grands personnages et les princes des époques reculées: Shlignee, Boleslas et Wladislas au destin particulièrement tragique et connu de toute l'Europe. Il en vient à la tutelle autrichienne d'autant plus insupportable que l'Église catholique romaine pressure le pays.

Enfin, Frédéric avance »et l'effroi le devance«, l'effroi bien entendu pour les Autrichiens, car le souverain prussien est présenté comme ne venant en Silésie que pour faire triompher son droit, le droit. Il cherche d'ailleurs à rassurer les populations apeurées en leur annonçant la libération prochaine du joug viennois et des »prêtres furieux«: »Il demande vos cœurs et non pas votre sang«!

L'auteur nous présente le commandant de la place, Wallis, tentant alors d'arrêter l'avancée prussienne à Glogau, mais en vain car: »De mon Roi, le Ciel même est l'appui/Il le guide dans sa course; il combat avec lui«. Faire de Frédéric l'instrument de la volonté divine avait effectivement de quoi rebuter le roi!

La prise de la forteresse de Glogau est décrite assez rapidement, mais dans les règles de l'art épique et le chant se termine par l'annonce de la poursuite de la campagne: »Frédéric entouré de

14 Le roi avertit d'ailleurs en des termes semblables Jordan:

Breslau, 21 septembre 1742.

Fredericus Jordano, salut. J'ai reçu et lu le premier chant du poème silésien, trop mauvais pour que j'en parle, et d'une louange trop effrontée pour que je permette qu'on l'imprime.

ses autres guerriers/Va moissonner ailleurs de plus sanglans lauriers«. Là aussi, l'image – traditionnelle dans la littérature épique – malgré la rime intéressante a pu ne pas plaire au souverain peu désireux qu'on chante le sang versé.

Le second chant, envoyé avec la seconde lettre est manuscrit: »La Silésienne ou Poème sur la guerre de Silésie [...]«, 1742.

Ce texte qui ne sera jamais imprimé sert plutôt à accompagner une lettre du 3 novembre 1742 dans laquelle le *très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet* fait assaut de soumission:

Je prends la liberté d'envoyer à votre Majesté le second chant de mon Poème sur la guerre de Silésie, tel que je l'avais préparé pour le faire imprimer; mais puisque l'intention de votre majesté est qu'il ne soit pas publié, j'observerai scrupuleusement ses ordres. J'ai aussi exécuté celui que votre Majesté m'a donné, d'envoyer à son conseiller privé Jordan mes idées sur l'établissement d'une imprimerie française à Berlin.

Ce qui devait être à la fois une manifestation publique de talent poétique et d'attachement au roi devient seulement un discret témoignage de cet attachement et une annonce de ce que le nouvel arrivant compte entreprendre pour la gloire de la Prusse, ce pourquoi on l'a fait venir. Le second chant vient corriger ce qui n'avait pas plu (les événements sont davantage mis en lumière que la personne du roi; les »notes historiques et critiques« sont plus nombreuses) et sert de faire-valoir à la missive qui annonce des choses sérieuses: un projet qui intéressait le roi.

Dans ce second chant, par une sorte de retour en arrière, Francheville revient sur les raisons qui ont conduit un prince réputé philosophe et pacifique à entreprendre cette guerre: »Je chante les combats, et les premiers exploits/Qu'entreprit jeune encore, le plus sage des Rois« qui »Aussi prompt qu'un géant /Rendit à ses sujets les doux bienfaits d'Astrée«.

Si Frédéric se bat, c'est pour assurer la paix, qu'on ne s'y trompe pas! D'ailleurs, Thémis et Minerve se sont unis pour décider le roi: »Vous-mêmes à FRÉDÉRIC tracâtes (sic!) ce projet«.

Francheville évoque alors la mort de Charles VI dont l'ombre malheureuse erre sur les Champs élyséens. Frédéric, épuisé par ses travaux, dort et rêve. Son aïeul, Frédéric de Prusse, lui apparaît alors en songe et lui rappelle les avanies subies par la Prusse: Jaegerndorff, Lignitz..., tant de territoires arrachés par l'aigle autrichien: »Tous ces biens, ô mon fils, vous étiez réservés/Pour les revendiquer, les temps sont arrivés«.

Le nouveau »César et Titus« hésite cependant au réveil à suivre les conseils ou les objurgations de son grand-père car il sait »les tristes maux d'une guerre fatale«. Mais, prenant conscience de la voracité de ses ennemis aiguillonnés par »la superstition au meurtre accoutumée«, voyant Vienne poussé par Benoît XIV¹⁵ qui a su subjuguier la reine de Hongrie en la persuadant qu'il faut lutter contre Calvin et Luther, Rome qui voit dans le jeune roi de Prusse celui qui »va le glaive à la main, vous demander les biens/Dont vos puissans aïeux ont dépouillé les siens«, il n'a pas le choix et doit entrer en guerre pour établir définitivement le règne d'Astrée, d'autant plus que »le masque fanatique« a séduit tous les ministres autrichiens: Colloredo, Adorno, Lobkowitz, Broun, Kevenhüller.... Seul Schmettau¹⁶ est décrit comme tentant de s'opposer aux menées vaticanes. Quant à François de Lorraine, son sang lorrain expliquerait sa hargne: l'historien met la Ligue à contribution!

Frédéric donc est encouragé par Minerve et Thémis au courant des desseins de Vienne qui veut poursuivre sa politique de conquêtes: »De ces divinités chérissant les leçons/Il égala bientôt leurs plus chers nourrissons«, une rime qui n'a pas dû trop plaire au roi!«

15 Auteur de la fameuse bulle »Providas Romanorum« contre les francs-maçons!

16 Karl Christof von Schmettau (1696–1775) a été reçu à la loge »Aux Trois Globes« de Berlin, tout comme Francheville!

Donc, «Au Temple de la guerre, il conduit ses cohortes» et Francheville cite tous les valeureux officiers prussiens ayant participé à la campagne sous les yeux de Bellone admirative: Kleist, Camas, Holstein, Kalkenstein... le nouvel arrivant à Berlin ratisse large!

Le premier chant avait été dédié à la reine, «digne épouse» d'un roi illustre. Elle contenait aussi un appel: «Un jour qu'aïant quitté la trompette guerrière/Ma muse formera de paisibles concerts/Alors de vos vertus s'occupant tout entière/Elle en fera longtemps le sujet de ses vers».

Et il ajoute en toute clarté: «J'ose de votre nom briguer l'heureuse auspice». Francheville, qui sait que la faveur royale n'est jamais sûre, prépare ses arrières et pense à se ménager d'autres ressources.

Le second chant était dédié à la reine mère avec la même idée de fond. La réaction de Frédéric s'explique sans doute pour d'autres raisons qu'esthétiques. Il y a d'abord son mécontentement à propos de l'«Espion Turc», dont la continuation ne ménage pas la politique prussienne. Ensuite, l'affaire de la Silésie, si elle paraît formellement terminée pose encore bien des problèmes qui ressurgiront avec la guerre de Sept Ans. La manière de celui que Marie-Thérèse qualifie d'«ennemi sans foi ni loi» a provoqué l'étonnement en Europe et Frédéric est persuadé qu'il n'a pas besoin de thuriféraire pour expliquer son action. Inutile de faire de la littérature sur une manière qu'il convient sinon d'oublier au moins de présenter de façon raisonnablement avantageuse! Frédéric prend donc lui-même la plume pour donner la seule version autorisée de ses faits d'armes! Il apporte ainsi le plus grand soin et la plus grande célérité à la rédaction de la première partie de sa future «Histoire de mon temps». Écrit de sa propre main (le manuscrit en témoigne), son premier ouvrage historique retrace ses débuts comme roi et comme capitaine. Il le termine le 2 novembre 1746 mais l'a commencé bien plus tôt et lui donne alors pour titre: «Seconde et troisième partie de l'Histoire de Brandebourg»¹⁷ pour bien marquer que son action s'inscrit dans une continuité. Déjà avant la «Silésiade» de Francheville, Frédéric avait rédigé, deux jours après la bataille de Chotusitz (le 17 mai 1742 entre les Autrichiens commandés par Charles-Alexandre de Lorraine et les Prussiens sous ses ordres), une relation envoyée en particulier au représentant français, le marquis de Valori, pour qu'il en fasse l'usage qui lui plairait (c'est-à-dire la transmettre aux gazettes!). Frédéric n'a besoin de personne pour que l'on chante sa gloire et il prévient ses proches, Jordan ou Algarotti par exemple, que la relation qu'on lira dans les journaux est de sa main et «conforme à la plus sévère vérité»¹⁸. Qu'on le fasse savoir!

Ces débuts chaotiques devaient cependant ne pas être préjudiciables à la suite de la carrière prussienne de Francheville.

Il s'installe donc avec sa famille à Berlin. Nous avons vu que dès juin 1742, la remarque du roi à Jordan «encouragez Francheville» dans ses projets suppose une certaine sympathie. Son

17 Une trentaine d'années plus tard (1775), il refondra entièrement cet ouvrage, et lui donne le titre d'«Histoire de mon temps». Il en dépose le manuscrit autographe aux archives du Cabinet. La première édition (corrigée et adaptée) parut dans l'année 1788.

18 Frédéric fit traduire cette relation en allemand, et paraître dans les deux gazettes de Berlin du 29 mai; le texte français parut le même jour, dans une édition spéciale: Relation de la bataille de Chotusitz, Berlin 1742. Il écrit en outre une seconde fois à Jordan à ce sujet, le 5 juin: *La relation imprimée de Berlin, qui sans doute court à présent tous les cafés de l'Europe, est sortie de ma plume. J'ai détaillé toute l'action avec exactitude et avec vérité.* Le 18 juin, il prévient Voltaire: *Je vous envoie la relation que j'ai faite moi-même de la dernière bataille, comme vous me la demandez.* La réponse de Voltaire va dans le sens de Frédéric interdisant à Francheville ses louanges exagérées: *La relation de votre bataille de Chotusitz, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, prouve que vous savez écrire comme combattre; j'y vois, autant qu'un pauvre petit philosophe peut voir, l'intelligence d'un grand général à travers toute votre modestie. Cette simplicité est bien plus héroïque que ces inscriptions fastueuses qui ornaient autrefois trop superbement la galerie de Versailles, et que Louis XIV fit ôter par le conseil de Despréaux; car on n'est jamais loué que par les faits.*

projet d'imprimerie semble avoir pris corps sous une forme qui resterait à déterminer. Quelques années plus tard, le 6 février 1753, M. de Balbi, lieutenant-colonel du génie, écrit à M. de Francheville pour lui remettre le manuscrit royal de l'»Extrait« tiré des »Commentaires du chevalier Folard sur l'histoire de Polybe et de l'Avant-propos« de Frédéric, en le priant, de la part du Roi, de le faire imprimer, mais à cent dix exemplaires seulement. Il publiera probablement aussi directement ses journaux dont sa »Gazette littéraire«.

Francheville fait rapidement partie des collaborateurs français du roi: il participe à la mise en place en 1743 de la Société Littéraire de Berlin qui devait aboutir à la création de l'Académie. Le 8 août, il prononce une Ode sur l'établissement de cette société et une semaine plus tard, il lit à ses confrères le projet qu'il a d'écrire une histoire des arts. Il bénéficie assez vite de l'amitié du ministre et chargé de missions diplomatiques Franz Wilhelm von Happe et commencera rapidement à travailler pour le département du commerce et des manufactures. Il compose un grand nombre de mémoires adressés au Grand Directoire de ce département, ce qui augmente notablement ses revenus officiels.

Cette position ne le met pas à l'abri des sautes d'humeur du roi qui ne ménage généralement pas ses collaborateurs.

Il envoie ainsi à Maupertuis, le seul qui échappe à ses critiques, le 10 avril 1747, un ouvrage pour correction: »la troisième pièce que je vous donne est un morceau académique par lequel je supplée à la paresse des Argens, Francheville et Pelloutier«.

Paresseux, Francheville? Certainement pas. Il était dévoré par la passion d'écrire et il fallait bien vivre, ce qui explique les multiples activités auxquelles il devait se livrer en plus de ce dont il était redevable au souverain. D'ailleurs, Maupertuis, qui ne mâchait pas ses mots et disait à Frédéric ce qu'il pensait, demandera (mais cette demande est une prétention: il le décide en réalité) à cette époque au roi l'autorisation de partager les 300 écus de sa pension de Président de l'Académie entre ses confrères et amis Euler, Pelloutier, Formey et Francheville pour les récompenser de leur ardeur au travail tout en faisant – d'égal à égal – un peu la leçon au maître de la Prusse: »En augmentant les pensions des sujets qui travaillent le plus, je compte exciter l'émulation des autres«¹⁹.

Francheville publie aussi, à l'instigation de Jordan et de ses confrères de la loge »Aux Trois Globes«, une traduction de la »Consolation philosophique de Boèce«(1744) »dédiée aux très-illustres, très-vénérables et très-chers Frères Les Francs et Libres Massons (sic!) dispersés sur la surface de la Terre«, traduction qui sera très souvent en bonne place sur les rayons des bibliothèques de loges.

Dans cet ouvrage, il reprend l'idée véhiculée par les maçons philosophes, au moins depuis la traduction-adaptation des »Constitutions« par de la Tierce, solennellement publiée et présentée publiquement à Francfort lors des fêtes du couronnement, selon laquelle, tous les sages de toutes les époques et de tous les lieux sont des francs-maçons, une idée qui sera centrale au »Discours d'Ernst et Falk« de Lessing. La qualité de maçon dépasse la simple initiation (l'écorce chez Lessing). La tolérance, la philosophie, l'indépendance (une explication symbolique des trois globes!) en sont les principales qualités. Il affirme ainsi en introduction (datée »De la loge aux Trois-Globes ce 4 mars 1744«):

»La traduction de la Consolation philosophique de Boèce est le premier ouvrage qui ait l'honneur de vous être dédié jusqu'à présent. Aussi n'y en eut-il jamais qui le méritât autant que celui-ci, qui est un des plus célèbres monuments de notre ancienne Fraternité. Il n'appartient non plus qu'à ceux qui ont la gloire d'en être membres de pénétrer les grands mystères de ce livre, avec cette vive intelligence qui n'est propre qu'aux vrais massons (sic!). N'en doutons point: nous en avons eu peu dans notre Société, depuis son

19 LA BEAUMELLE, Vie de Maupertuis, Paris 1856, p. 347.

établissement, qui ait été plus digne de ce nom que le sage Boèce, qui en possédait les vertus dans un souverain dégradé.

Francheville ajoute quelques pages plus avant, en note:

*Fuyez donc les vices [...] C'est à tous les hommes que Boèce, par la bouche de la philosophie adresse cette exhortation philosophique:
Loin donc ce peuple aveugle à qui de faux dévots
Ont fait des francs-maçons une affreuse peinture:
On porterait envie à leur architecture,
Si on connaissait leurs travaux*²⁰

Le succès du livre n'apporte toutefois pas immédiatement les récompenses financières certainement attendues (Francheville doit subvenir à une très nombreuse famille): il devra tenter un procès à l'éditeur De Hondt pour que celui-ci honore le contrat établi pour la vente des 1500 exemplaires de cet ouvrage, un tirage très important pour l'époque, mais la dédicace »franc-maçonne« laissait sans doute entrevoir la possibilité d'une opération commerciale intéressante²¹!

Il est probable que sa condition de franc-maçon n'a pas été sans influence sur son appel près de la cour de Potsdam. Certes, Frédéric II a déjà pris ses distances avec les loges, mais il a laissé à leur tête des serviteurs fidèles et continue à voir en elles un instrument possible de sa politique et à plusieurs reprises il adressera à certaines d'entre elles des »Lettres de protection«²².

En 1745, malgré les remarques acides du souverain quant à ses capacités de poète à propos de sa »Silésiaide«, il rend public une ode au vainqueur de Sohr (septembre 1745) après avoir célébré dans un poème le vainqueur de Friedberg (juin 1745) et Frédéric ne s'oppose pas à la publication de ces textes²³.

Attaché en tant qu'homme de lettres à l'Académie royale dont il participe à la réorganisation dans un cercle de proches du roi, nous dit Jens Häselér²⁴, il cherche à publier en 1756 une »Gazette Politique«, bien reçue semble-t-il, mais éphémère en raison des guerres, puis une »Gazette française«, si l'on s'en rapporte à une lettre écrite à Formey²⁵, qu'il reprendra en 1764

20 Selon son fils, la traduction dépassait l'original, mais la dédicace aux francs-maçons aurait été en revanche fatale au succès du livre car elle »rebuta les dévots«.

21 *Le conseiller de Francheville a vendu à Pierre de Hondt libraire à la Haye au commencement de l'année 1744 1500 exemplaires de la traduction de la »Consolation«.* Francheville le menace d'un procès (Dahlem, Archives IHAQ Rep. 34 No 6131). Il existe en fait pour 1744 deux éditions: celle de Berlin (faite certainement à l'imprimerie de Francheville) et celle de De Hondt, que Francheville a sans doute sollicité pour profiter de son renom.

22 Voir n. 7 et François LABBÉ, *La Gazette littéraire de Berlin*, Paris 2004.

23 »La victoire du Roi de Prusse à Sorr«, et »La victoire du Roi de Prusse à Friedberg« (puis »à Friedberg«). Cette victoire remportée sur Charles de Lorraine permettra la paix de Dresde et la confirmation que la Silésie est désormais prussienne. Les contemporains la célèbrent un peu hâtivement comme la dernière bataille et la fin des guerres!

24 Sa première dissertation sur »La pourpre des anciens« avait conduit le roi à le placer dans la classe de physique, nous explique son fils (Éloge, voir n. 3).

25 Jens HÄSELER, *Intégration ou conquête. Le public francophone en Prusse: Les lecteurs de la Gazette littéraire de Berlin*, dans: ID., Anthony MCKENNA (dir.), *La vie intellectuelle au refuges protestants Actes de la table ronde de Münster*, Paris 1999, p. 118–119; Lettre à Formey, Coll. Varnhagen, actuellement à Cracovie (Bibliothèque Jaggielonska). Jens HÄSELER, *Ein Wanderer zwischen den Welten. Charles Étienne Jordan (1700–1745), Sigmaringen 1993*, p. 147, parle aussi du »Spectateur en Allemagne« (1742) que nous avons évoqué plus haut.

sous le nom de »Gazette littéraire de Berlin«, un périodique dont le nombre d'abonnés selon ses propres aveux ne dépassera jamais de beaucoup 120 abonnés: il se plaint des »grandes coteries de liseurs qui sont à Berlin«, n'achetant qu'une gazette pour plusieurs! Il sera en outre concurrencé par le »Journal Littéraire« lancé par ses confrères Jean et Frédéric de Castillon, Tous-saint, Sulzer, Mérian et Thiébauld entre 1772 et 1776 (27 volumes!)²⁶. La »Gazette«, en dépit de sa diffusion réduite, de sa vocation »académique« (elle rend compte pour une large part des productions de l'Académie) et de sa destination première: »constater les découvertes des savants«, est une feuille essentielle pour qui s'intéresse à la problématique des transferts culturels entre la France et l'Allemagne en ces années 1760–1780. Formey lui écrit pour le remer-cier, le 19 janvier 1778, des »bons services que votre intéressante feuille ne cesse de rendre au public éclairé«.

Francheville – qui s'est attaché plusieurs »correspondants« – y publie personnellement de très nombreux articles originaux (son »Discours sur l'origine, le progrès et les révolutions des Lettres et des sciences en Allemagne« par exemple, ses recherches sur les accouchements et les jumeaux, sur le corbeau blanc...) ou empruntés à d'autres journaux. Il écrit sur tout: sur les sciences, la littérature et bien sûr l'histoire, sur les ouvrages français, mais aussi allemands ou anglais, italiens...²⁷. La »Gazette« est sa tribune, son »café« imprimé. Il discute longuement avec l'érudit P.-J. Grosley sur l'histoire de la Champagne et de la Bourgogne, entretient un amusant courrier des lecteurs (»Le vin de champagne est-il plus sain que le vin de Bourgogne?« lui demande un lecteur et il répond avec précision et... gourmandise (1771). Il a l'idée d'une sorte de cour d'amour, comme cela se pratiquait au moyen-âge: six lectrices échantent sur plusieurs livraisons avec lui sur le thème amoureux. L'une d'elle s'interroge ainsi pour savoir si »l'affection, la minauderie et la langueur vis-à-vis d'un mari n'étaient pas une marque d'amour?« et il donne une réponse érudite et amusée...

Avant de se consacrer à sa »Gazette littéraire«, faisant flèche de tout bois, il a même écrit un »Catalogue des bons fruits« qui a un tel succès qu'il le fait suivre d'un »Nouveau catalogue des bons fruits« (1753): Francheville ne recule devant aucun sujet!

Le roi cherchant à introduire la culture du vers à soie s'adresse à ses multiples talents pour s'occuper du développement de cette branche de l'industrie prussienne naissante. En 1754, toujours enragé de poésie, il publie un long poème »Le Bombyx ou le vers à soie«, précédé d'instructions très spécialisées et qui ont contribué à l'essor des magnaneries royales, préten-dent les spécialistes. Le poème en lui-même n'est pas sans valeur et possède des passages dignes d'être retenus²⁸.

Ses activités de polygraphe le conduisent en outre à participer à plusieurs feuilles européennes comme le »Mercure de France« ou l'»Observateur Hollandais«.

Comme la plupart des académiciens (il est en vétéran depuis 1760), il multiplie ainsi les travaux pour compenser sa maigre pension: son action en faveur d'une imprimerie, son impli-cation dans le développement de manufactures, ses journaux, son activité d'éditeur, d'écri-vain... Un temps il est le lecteur et le secrétaire du prince Guillaume-Auguste de Prusse et il l'accompagnera dans son exil à Oranienbourg pour y demeurer jusqu'à la mort de ce dernier quelques mois plus tard, le 12 juin 1758, une attitude qui témoigne d'une certaine distance prise avec son souverain. Il est aussi le correcteur de nombreux écrivains prussiens de langue fran-

26 Journal qui fait suite à la »Gazette politique et littéraire« pour laquelle Beausobre avait eu un privilège et que Toussaint avait dirigé à partir de 1769.

27 On se reportera à la première partie de LABBÉ, La Gazette littéraire (voir n. 22).

28 En fait, il s'est inspiré d'un poème du poète italien Vila sur le bombyx, nous apprend ironique-ment d'Argens (ce qui montre que les relations entre les deux hommes ne sont pas (plus) par-faites), imputation que Francheville réfutera avec véhémence. Avec ce poème, il se place tout à fait dans la ligne de pensée des Encyclopédistes: les arts libéraux chantent les artisans!

çaise et il est plus que probable qu'il a travaillé sur certains manuscrits de Frédéric II. Le 17 octobre 1756, le marquis d'Argens fait savoir au roi qu'il a exécuté la commission dont l'a chargé le comte de Finckenstein (publication d'une lettre historique du roi sur la Suède). Il ajoute:

mais, comme je n'entends pas l'allemand, et qu'il a fallu se servir de l'imprimeur qui a prêté serment, et qui imprime au château tous les manuscrits qu'on veut tenir secrets jusqu'à leur publication, j'ai été obligé de me servir, pour la correction de l'imprimerie, de M. de Francheville, qui est de même à serment, qui sait l'allemand, et qui a corrigé l'édition des ouvrages de V. M. C'est du consentement et de l'avis de M. le comte de Finckenstein que j'ai agi de même.

C'est sous son nom qu'est publié en 1751 »Le Siècle de Louis XIV²⁹ et, s'il n'a aucune part à la substance de cet ouvrage décisif de Voltaire, s'il n'est qu'un prête-nom, il n'a pas ménagé ses efforts pour aider le philosophe dans cette publication comme en témoigne Voltaire. On sait en effet que traditionnellement les ouvrages nouveaux sont vite copiés en Allemagne par des éditeurs peu scrupuleux. C'est ce qui arrive et Voltaire s'en plaint, le 28 décembre 1751, amèrement au roi tout en soulignant sa dette envers Francheville.

Sire, comme vos ouvrages sont plus tentants que les miens, il pourra bien quelque jour arriver à V. M. ce qui m'arrive. A mesure qu'on imprimait, chez Henning, les feuilles du Siècle de Louis XIV, on les envoyait à Francfort-sur-l'Oder. Non seulement on y débite le livre publiquement, mais l'ouvrage est plein de fautes absurdes. Je ne parle pas de la perte que j'essuie; mais le pauvre Francheville perd tout le prix de six mois de peine, et je suis déshonoré par une friponnerie de libraire. Les fins d'année ne me sont pas heureuses. Mais je vous ai consacré ma vie, et avec cela on n'est point à plaindre.

Il n'empêche que ce travail que lui a confié Voltaire est le signe du rayonnement de sa personnalité: Francheville est homme des Lumières, philosophe au sens plein du terme, même si, comme le dit Boswell, il n'est que du second rayon! C'est encore chez lui que Voltaire loge un temps lorsqu'il est à Berlin et c'est de sa fenêtre qu'il voit brûler publiquement et de la main du bourreau, le 24 décembre 1752 son »Docteur Akakia«³⁰ dont il avait personnellement fait parvenir le manuscrit à un éditeur de Leipzig! Pourtant, son amitié pour le patriarche de Ferney n'empêche pas toute critique de sa part: dans sa gazette, il reconnaîtra et célébrera son génie, mais il en marquera aussi les insuffisances, les outrances et les erreurs.

Très actif et travailleur, probablement brouillon, il est assidu aux séances de l'Académie et donne quantité de morceaux académiques sur l'histoire, la géographie, les antiquités, l'économie rurale, la médecine³¹: ses dissertations sur l'origine du peuple prussien (1749), l'origine de l'ambre gris (1764), les huiles végétales (1766), l'origine du comté de Hollande (1766), le calendrier justinien (1774), le marron d'Inde (1777), le Triumvirat électoral (1777), l'état du

29 La deuxième édition de »Leypsic« (sic) 1753 porte encore l'indication »publié par M. de Francheville«.

30 Édouard-Marie-Joseph LEPAN, Vie politique, littéraire et morale de Voltaire, Paris 1825, p. 91. Le 5 mars 1753, Voltaire quitta la maison de Francheville pour aller loger dans celle du négociant Schweigger, hors de la porte de Stralow au »Belvédère«.

31 L'historien de l'Académie, Adolf Harnack, considérera, avec exagération et francophobie, que »comme poète, par ses œuvres dédiées au roi avec d'insupportables flatteries, et comme historien, par ses essais ridiculement dénués de sens critique, il a été une source de honte pour l'Académie«. Cité par HÄSELER, Intégration (voir n. 26), p. 118.

bassin des femmes dans la circonstance de l'enfantement (1777), sur le Septemvirat électoral (1777), sur l'origine jusqu'à présent inconnue des habitants de la partie allemande du canton de Berne (1779)... sont publiées dans les »Mémoires de l'Académie« et parfois sous forme de brochures. Il donne encore des »Particularités et anecdotes du règne de Louis XIV« (1779) et de nombreuses brochures scientifico-historico-littéraires. Il lance encore le projet d'une histoire universelle pour laquelle selon Formey »il a travaillé longtemps à amasser les matériaux nécessaires«.

Tous ces écrits divers ne pouvaient avoir la même profondeur, ce qui explique le jugement porté par Dieudonné Thiébauld: »il faut convenir qu'il y a peu de profit à en tirer, parce que M. de Francheville, fort savant d'ailleurs, avait beaucoup trop de bonhomie pour qu'on puisse avoir une véritable confiance dans tout ce qu'il rapportait ou affirmait«³² et Boswell ironise sur ses explications fantaisistes à propos de l'ambre par exemple...³³.

Le 4 juillet 1767, nous apprend sa gazette, il est affilié à l'Académie Impériale des curieux de la nature, sous le nom de Clitomaque, une nouvelle occasion de coucher sur le papier ses observations.

Correspondant des savants de l'Europe, il possède cet esprit cosmopolite qui caractérise alors les philosophes, mais il est un philosophe comme on l'était dans la première moitié du siècle: ennemi de tout excès. Dans sa »Gazette littéraire«, il défend certes les philosophes, mais avec mesure. Par exemple, il s'arrange pour présenter la »Défense du paganisme par l'empereur Julien de d'Argens« (1764) en proposant une lecture qui désamorce le caractère sulfureux du livre. A l'opposé, lorsqu'il rend compte de l'opuscule de Frédéric II peu favorable à l'»Essai sur les préjugés« attribué à Du Marsais (1770), il ramène la critique à de plus sage proportions et donne son avis: il ne veut retenir de ce livre que la victoire des forces des Lumières sur celles des ténèbres.

Ses contemporains le dépeignent comme un savant et littérateur recherché pour ses connaissances, sa conversation et les souvenirs accumulés au cours de sa longue vie au cours de laquelle il a côtoyé d'illustres personnages comme le Père Porée, Montfaucon de Villars ou Crébillon père. Les académiciens (surtout allemands) seront plus réservés quant à la qualité de ses communications fort nombreuses et diverses. Il est en bref un bel esprit et un honnête homme. Pour le reste, tous les témoignages concordent: il était doux, modeste et candide selon ses confrères de l'Académie. Michel Gilot, dans sa notice du »Dictionnaire des journalistes«, rappelle que le chevalier Mitchel, ministre d'Angleterre à Berlin, avait été charmé par son »caractère loyal et candide«³⁴.

Il sut gérer correctement ses affaires, puisque, à la fin de sa vie, ses nombreuses activités et la petite pension d'académicien qui lui avait été allouée, permirent au conseiller De Francheville d'acquérir une belle maison à Berlin (quartier de Friedrichstadt, Mittelstraße) et plusieurs autres en campagne, qu'il louait. Il est vrai qu'il avait à pourvoir aux soins d'une famille nombreuse nous confie son confrère Denina³⁵. Ce dernier ajoute que ses relations avec le roi ne furent pas ce qu'elles auraient pu être: le début fut assez compliqué, nous avons vu pourquoi, puis Francheville, en bon lecteur de La Fontaine savait qu'il ne faut pas demeurer trop près des grands et il fit tout ce qui était en son pouvoir pour devenir autonome, une autonomie néces-

32 Dieudonné THIÉBAULT, *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, t. IV, Paris 1813, p. 76.

33 James BOSWELL, Frederic A. POTTLE, *Boswell on the Grand Tour: Germany and Switzerland 1763-1764*, première édition 1953.

34 GILOT (voir n. 3).

35 Cinq enfants de son premier mariage avec Marie Anne Étienne Françoise Le Verron de la Bertèche et onze enfants de sa deuxième épouse, Marie Anne de Crossard, qui lui survécut. Tous ceux qui atteignirent la majorité eurent une situation avantageuse. À sa mort, il lui restait deux enfants de sa première union et 4 de la seconde

saire d'autant plus que le souverain détestait l'intempérance et que Francheville avait un penchant accusé pour la dive bouteille³⁶!

Le 9 mai 1781, de plus en plus mal – «accablé d'infirmités», dit son fils – il s'éteint victime d'une attaque d'apoplexie. Ses excès en termes de boisson l'avaient peu à peu éloigné de toute activité. On attendait sa mort depuis quelques années: d'Alembert, dans une lettre datée du 15 août 1778 proposant au roi pour son académie l'historien Dubois, spécialiste des *antiquités militaires, en physique et en histoire naturelle qui sait l'allemand, l'italien et le polonais et a envoyé à l'Académie de Berlin différentes observations insérées dans ses »Mémoires«* n'hésite pas à préjuger que *la mort de M. de Francheville, la retraite de M. Béguelin, pourraient faciliter son entrée dans cette compagnie, où il ne serait pas déplacé.*

Un de ses fils et un groupe de collaborateurs ont pris sa »Gazette« en mains et, dès 1779, ils ont soin de rassurer les abonnés que, malgré le grand âge et la santé chancelante de Joseph de Francheville, ils n'ont rien à craindre, le journal se continuera même si celui-ci devait décéder. La direction de sa gazette sera alors cédée à Claude-Étienne Le Bauld de Nans, l'ancien régisseur de la troupe du théâtre français fermé depuis 1778 et franc-maçon influent.

»Le roi, pour consoler la famille de cette perte, et témoigner lui-même combien il y était sensible, a fait une pension à la veuve«: c'est par cette phrase que Formey conclut son éloge.

En 1782, le 2 décembre, la »Gazette« fait paraître une annonce pour en appeler à la commiseration des auteurs d'un »attentat« indigne: »On a volé dernièrement de la maison de Mme la Conseillère de Francheville, demeurant rue ditte Bollenwinckel, une montre de chasse d'or et garnie de bijoux«.

36 Son ami, le pasteur Süssmilch aurait tout fait pour le guérir de sa passion pour le vin, mais, selon son témoignage, ses efforts furent inutiles.

Cependant, malgré ses maladies, il reste un personnage important: peu de temps avant sa mort, Bernoulli lui demande d'intervenir en son nom auprès du roi pour présenter le plan d'un ouvrage qu'il projette et solliciter (ce qu'il fait avec succès) sa souscription (Archives de l'université de Bâle, lettre du 7 octobre 1780). En outre, un de ses fils du premier lit, l'abbé André de Francheville (1731–1803), fut nommé chanoine d'Oppeln et jouit de revenus importants attachés à cette place. Il traduisit de Gualdo Priorato son »Histoire des dernières campagnes et négociations de Gustave-Adolphe en Allemagne« et se fit le biographe de l'abbé de Prades. Il fut second secrétaire de Voltaire pendant ses séjours berlinois, lecteur du prince Henri... Les Francheville restent bien en cour.